L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, 1... RUE DE CHARTRES

NOUVELLE-ORLEANS.

MERCREDI MATIN, 10 SEPTEMBRE.

FEUILLETON.

LA MAISON DU BON DIEU.

(NOUVELLE)

PAR CHARLES DESLYS

—Dès que le soleil perdra de sa chaleur, au salon. Voilà le moment le plus embarrassant, car j'entends que nous avons sans cesse l'esprit occupé, égayé. C'est l'affaire de maman Louise. D'ailleurs nous avons de la compagnie. D'abord, une famille anglaise, c'est-à-dire beaucoup d'enfants, blonds, roses et parfaitement élevés. Les enfants et les oiseaux sont la joie d'une maison. De plus, dans l'aile gauche, trois jeunes miss américaines, et leur tante, personne un peu graves, mais fort instruites et des plus aimables. On babille, on chiffonne, en attendant le dîner que suivent quelques menues récréations digestives : le main jaune, le loto, le solitaire, etc. Ces deuxoiselles en ont à revendre. De temps en temps, une saine lecture. L'ami Gérard fit fort bien.

—Ah ! fit Marthe.

—Dailleurs, conclut Jourdal, nos soirées ne sont pas longues. A dix heures moi-même, je ouvre-feu et le sommeil... beaucoup de sommeil. Si je pouvais vous endormir pour six mois, ce serait déjà fait. Voilà le programme.

Marthe s'empressa d'adhérer. Quelle existence délicieuse en comparaison de celle qu'elle menait là-bas, dans la sombre ruelle